



SALMAN RUSHDIE

LA MAISON GOLDEN

roman traduit de l'anglais par Gérard Meudal



ACTES SUD

## DU MÊME AUTEUR

*LES ENFANTS DE MINUIT*, Stock, 1983 ; Bibliothèque cosmopolite, 1991 ; Plon, 1997 ; 10/18 n° 3097 ; Le Livre de poche n° 3122 ; Folio n° 5029.

*LA HONTE*, Stock, 1984 ; Plon, 1997 ; Folio n° 5324.

*LE SOURIRE DU JAGUAR : UN VOYAGE AU NICARAGUA*, Stock, 1987 ; Plon, 1997.

*LES VERSETS SATANIQUES*, Bourgois, 1989 ; Plon, 1999 ; Pocket n° 10840 ; Folio n° 5343.

*HAROUN ET LA MER DES HISTOIRES*, Bourgois, 1991 ; 10/18 n° 2402 ; Plon, 2004 ; Folio n° 5094.

*PATRIES IMAGINAIRES*, Bourgois, 1993 ; 10/18 n° 2567.

*LE DERNIER SOUPIR DU MAURE*, Plon, 1996 ; Pocket n° 10164 ; 10/18 n° 3003 ; Folio n° 4949.

*EST, OUEST*, Plon, 1997 ; Folio n° 5263.

*LA TERRE SOUS SES PIEDS*, Plon, 1999 ; Pocket n° 10891 ; 10/18 n° 3464 ; Folio n° 5196.

*FURIE*, Plon, 2001 ; Pocket n° 11641 ; Folio n° 5162.

*LE MAGICIEN D'OZ*, Nouveau Monde éditions, 2002.

*FRANCHISSEZ LA LIGNE... ESSAIS, 1992-2002*, Plon, 2003 ; 10/18 n° 3856.

*SHALIMAR LE CLOWN*, Plon, 2005 ; Pocket n° 13003.

*L'ENCHANTERESSE DE FLORENCE*, Plon, 2008 ; Folio n° 5030.

*LUKA ET LE FEU DE LA VIE*, Plon, 2010 ; Folio n° 5342.

*JOSEPH ANTON : UNE AUTOBIOGRAPHIE*, Plon, 2012 ; Folio n° 5654.

*DEUX ANS, HUIT MOIS ET VINGT-HUIT NUITS*, Actes Sud, 2016 ; Babel n° 1568.

Références des extraits placés en exergue :

D. H. Lawrence, *L'Amant de Lady Chatterley*, Gallimard, coll. "Du monde entier", trad. F. Roger-Cornaz, 1982.

Citation extraite du scénario de *La Femme d'à côté* (1981, réalisation : François Truffaut, scénario : François Truffaut, Suzanne Schiffman et Jean Aurel), reproduite avec l'aimable autorisation de Laura Truffaut.

"Lettres anglo-américaines"

Illustration de couverture : DR

Titre original :

*The Golden House*

Éditeur original :

Random House / Penguin Random House LLC, New York

© Salman Rushdie, 2017

© ACTES SUD, 2018

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-10893-9

SALMAN RUSHDIE

# La Maison Golden

roman traduit de l'anglais  
par Gérard Meudal

*ACTES SUD*



*À Alba et Francesco Clemente dont l'amitié et  
l'hospitalité m'ont permis de découvrir les Jardins.*



*Donne-moi une pièce en cuivre et je te raconterai  
une histoire en or.*

Cri des conteurs de rues  
dans la Rome antique, cité par Pline.

*Nous vivons dans un âge essentiellement tragique ;  
aussi refusons-nous de le prendre au tragique. Le  
cataclysme est accompli ; nous commençons à  
bâtir de nouveaux petits habitats, à fonder de  
nouveaux petits espoirs. C'est un travail assez  
dur : il n'y a plus maintenant de route aisée vers  
l'avenir : nous tournons les obstacles ou nous  
grimpons péniblement par-dessus. Il faut bien que  
nous vivions, malgré la chute de tant de cieux.*

D. H. LAWRENCE,  
*L'Amant de Lady Chatterley.*

*La vie a plus d'imagination que nous.*

FRANÇOIS TRUFFAUT









Le jour de l'investiture du nouveau président, alors que nous craignions qu'il fût assassiné tandis qu'il avançait, main dans la main avec sa femme exceptionnelle au milieu d'une foule en délire, et alors que tant d'entre nous étions au bord de la ruine à la suite de l'explosion de la bulle immobilière, à l'époque où Isis était encore une déesse mère égyptienne, un roi sans couronne, âgé d'environ soixante-dix ans, en provenance d'un pays lointain, arriva à New York accompagné de ses trois enfants sans mère pour prendre possession de son palais d'exilé, se comportant comme si tout allait parfaitement bien dans le pays, dans le monde et dans sa propre histoire. Il se mit à régner sur le quartier à la manière d'un empereur bienveillant même si, en dépit de son sourire charmant et de son talent à jouer de son Guadagnini, un violon de 1745, il dégageait une odeur lourde, grossière, la senteur immédiatement reconnaissable du cruel danger despotique, le genre de parfum qui vous met en garde, faites attention à ce type parce qu'il pourrait bien ordonner votre exécution à tout moment, au prétexte que vous portez une chemise qui lui déplaît par exemple ou qu'il veut coucher avec votre femme. Les huit années qui suivirent, les années du quarante-quatrième président, coïncidèrent avec la montée en puissance de ce règne de plus en plus imprévisible et inquiétant qu'exerça sur nous l'homme qui se faisait appeler Néron Golden, qui n'était pas vraiment roi et dont la fin fut marquée par un incendie gigantesque et, métaphoriquement parlant, apocalyptique.

Le vieil homme était petit, on pourrait même dire court-taud, et portait ses cheveux qu'il avait encore largement noirs

en dépit de son âge avancé, plaqués en arrière pour accentuer son allure diabolique. Il avait les yeux noirs et perçants mais ce qu'on remarquait en premier – il relevait souvent ses manches de chemise pour s'assurer qu'on s'en aperçoive –, c'étaient ses avant-bras aussi épais et robustes que ceux d'un lutteur terminés par de grandes mains dangereuses arborant de grosses bagues en or incrustées d'émeraudes. Peu de gens l'entendirent jamais élever la voix et pourtant nous savions tous que se cachait en lui une grande puissance vocale qu'il valait mieux ne pas provoquer. Il portait des vêtements coûteux mais il y avait chez lui quelque chose de criard, d'animal, qui faisait penser à la Bête des contes de fées mal à l'aise dans des atours humains. Nous tous qui étions ses voisins avions peur de lui, et pas qu'un peu, même s'il faisait d'énormes efforts maladroits pour se montrer sociable et entretenir des rapports de bon voisinage, agitant frénétiquement sa canne pour nous saluer et insistant à des moments malcommodes pour que les gens viennent boire un verre chez lui. Quand il se tenait debout ou qu'il marchait, il se penchait en avant comme s'il luttait constamment contre un vent violent qu'il était le seul à sentir, légèrement incliné à partir de la taille mais pas trop. C'était un homme puissant, non, plutôt un homme très amoureux de l'idée de sa propre puissance. La raison d'être de la canne semblait d'ordre décoratif et expressif plus que fonctionnel. Quand il se promenait dans les Jardins, il donnait totalement l'impression qu'il s'efforçait d'être notre ami. Il étendait souvent la main pour flatter nos chiens ou ébouriffer les cheveux de nos enfants. Mais enfants et chiens reculaient à son approche. Parfois en le regardant je pensais au monstre du Dr Frankenstein, un simulacre d'être humain totalement incapable d'exprimer une véritable humanité. Il avait la peau couleur de cuir foncé et son sourire étincelait de dents en or. C'était une présence tapageuse et pas forcément courtoise mais il était immensément riche, de sorte qu'il se fit bien sûr accepter, mais dans notre petite communauté du centre-ville faite d'artistes, de musiciens et d'écrivains il n'était, dans l'ensemble, pas très populaire.

Nous aurions dû nous douter qu'un homme qui avait pris le nom du dernier des empereurs de la dynastie julio-claudienne

de Rome pour s'installer ensuite dans une *domus aurea* faisait publiquement l'aveu de sa propre folie, de sa malfaisance, de sa mégalomanie et du sort tragique qui l'attendait et aussi qu'il se riait de tout cela, qu'un tel homme jetait le gant au pied du destin et claquait des doigts sous le nez menaçant de la mort, en hurlant : "Mais oui, comparez-moi, si ça vous chante, à ce monstre qui aspergeait d'huile les chrétiens et les faisait brûler pour assurer l'éclairage de son jardin la nuit ! Qui jouait de la lyre pendant que Rome brûlait (de fait, les violons n'existaient pas à l'époque) ! Oui, je me suis moi-même baptisé Néron, de la maison de César, le dernier de cette lignée sanglante et prenez-le comme vous voulez. Tout ce qui me plaît, moi, c'est le nom." Il nous agitait sa bassesse sous le nez, s'en délectait, nous mettait au défi de l'apercevoir, plein de mépris pour nos facultés de compréhension et convaincu qu'il était capable de vaincre quiconque se dresserait contre lui.

Il arriva en ville tel l'un de ces monarques européens déchus, chefs de lignées interrompues qui continuaient à porter le "de" des grands titres honorifiques, *de-Grèce*, *de-Yougoslavie* ou *d'Italie*, comme si le lugubre préfixe "ex" n'avait pas existé. Il n'était pas un ex-quelque chose, comme l'affirmait son comportement, il était majestueux en tout, dans ses chemises à col dur, ses boutons de manchette, ses chaussures anglaises sur mesure, sa façon de marcher vers une porte fermée sans ralentir sachant qu'on allait l'ouvrir pour lui, mais aussi dans sa nature soupçonneuse, raison pour laquelle il voyait chacun de ses fils chaque jour en tête à tête pour lui demander ce que ses frères disaient de lui, et puis dans ses voitures, son amour pour les tables de jeu, son service au ping-pong impossible à renvoyer, son goût pour les prostituées, le whisky et les œufs à la diable, et ce dicton qu'il se plaisait à répéter, l'un des préférés des tyrans, de César à Hailé Sélassié, selon lequel la seule vertu digne d'intérêt est la loyauté. Il changeait souvent de téléphone portable, n'en donnait le numéro à presque personne et ne répondait pas quand il sonnait. Il refusait de laisser journalistes ou photographes entrer chez lui mais il y avait deux hommes de son cercle de poker habituel qui étaient souvent là, deux don Juan aux cheveux argentés généralement vêtus de blousons de cuir brun, arborant des

cravates à rayures très colorées et que bien des gens soupçonnaient d'avoir assassiné leurs riches épouses respectives même si dans l'un des cas il n'y avait eu aucune poursuite et si dans l'autre elles n'avaient pas abouti.

Quant à l'absence de sa propre femme il gardait le silence sur ce point. Dans sa maison où il y avait tant de photos, dont les murs et les dessus de cheminée étaient peuplés de rock stars, de prix Nobel et d'aristocrates, on ne trouvait nulle trace d'un portrait de Mrs Golden, ou quel que fût le nom qu'elle portait. Il y avait manifestement une forme de disgrâce à l'œuvre et à notre grande honte nous nous répandions en commérages quant à ce dont il pouvait s'agir, imaginant l'ampleur et l'effronterie de ses infidélités, l'assimilant à une sorte de nymphomane de très haute extraction, à la vie sexuelle plus tapageuse que celle de n'importe quelle star de cinéma et aux égarements connus de tout un chacun sauf de son mari dont les yeux aveuglés par l'amour continuaient de la contempler avec adoration, la prenant pour ce qu'il croyait, l'épouse chaste et aimante de ses rêves jusqu'à ce jour terrible où ses amis, venus en nombre pour lui parler, lui avaient dit la vérité, et quelle ne fut pas alors sa fureur ! De quelles insultes ne les accabla-t-il pas !, les traitant de menteurs et de traîtres, il fallut sept hommes pour le maîtriser et l'empêcher de faire du mal à ceux qui l'avaient forcé à voir la réalité en face et quand finalement il s'y résolut, accepta les faits, il la chassa de sa vie et lui interdit de plus jamais s'occuper de ses fils. Quelle mauvaise femme, disions-nous, tout contents de nous : l'histoire nous convenait, aussi en restâmes-nous là, plus préoccupés, en réalité, de nos propres affaires que de celles de N. J. Golden qui ne nous intéressaient que jusqu'à un certain point. Nous tournâmes la page et chacun retourna à sa propre vie.

Comme nous avions tort.

Qu'est-ce qu'une bonne vie ? Quel en est le contraire ? Voilà des questions auxquelles il n'est pas deux hommes qui apporteront la même réponse. En ces temps de lâcheté qui sont les nôtres, nous refusons d'accepter la grandeur de l'Universel pour soutenir et glorifier nos sectarismes locaux, aussi est-il peu de choses sur lesquelles nous puissions nous mettre d'accord. En ces temps dégénérés qui sont les nôtres, des individus qui ne poursuivent que la vanité et le profit personnel – des individus creux et grandiloquents pour qui il n'existe rien d'interdit si cela peut faire avancer leur cause mesquine – vont se présenter comme de grands leaders et des bienfaiteurs agissant pour le bien commun et accusant tous ceux qui s'opposeront à eux de mensonge, de jalousie, de mesquinerie, de stupidité, de *rigidité*, et, au prix de l'exact renversement de la vérité, de malhonnêteté et de corruption. Nous sommes à ce point divisés, si hostiles les uns envers les autres, nous nous laissons à ce point guider par le pharisaïsme et le mépris, nous sommes à ce point enfoncés dans le cynisme que nous qualifions d'idéalisme nos manières pompeuses, nous sommes à ce point déçus par nos dirigeants, à ce point prompts à conspuer les institutions de notre État que le mot même de *bonté* a été vidé de son sens et devrait, peut-être, être laissé de côté un certain temps, à l'instar d'autres mots empoisonnés, tels que *spiritualité*, tels que *solution finale* et tels que (du moins quand on l'applique aux gratte-ciel et aux pommes de terre frites) *liberté*.

Mais par cette froide journée de janvier 2009, quand l'énigmatique septuagénaire que nous apprîmes à connaître sous le nom de Néron Julius Golden arriva à Greenwich Village dans

une limousine Daimler, accompagné de trois garçons et nulle trace visible d'une épouse quelconque, lui au moins défendait fermement l'idée qu'il fallait attacher de l'importance à la vertu et distinguer les bonnes actions des mauvaises. "Dans ma maison américaine, dit-il à ses fils attentifs dans la limousine qui les menait de l'aéroport à leur nouvelle résidence, la morale sera la règle d'or." Qu'il eût voulu dire par là que la morale était plus précieuse que tout ou que la fortune conditionnait la morale ou qu'il serait lui, personnellement, avec son nouveau nom somptueux, seul juge du bien et du mal, il ne le précisa pas et les jeunes Julii, en raison d'une longue pratique filiale, ne demandèrent aucun éclaircissement. (*Julii*, le pluriel impérial qu'ils préféraient tous aux *Golden* – en toute modestie !) Le benjamin, un jeune homme indolent de vingt-deux ans dont les cheveux retombaient en harmonieuses cascades sur les épaules et qui avait le visage d'un ange en colère, posa pourtant une question. "Que dirons-nous, demanda-t-il à son père, quand ils nous demanderont « D'où venez-vous ? »" Le visage du vieil homme vira violemment à l'écarlate. "J'ai déjà répondu à cette question, s'écria-t-il, vous faites foirer la séance d'identification. Vous leur dites que nous sommes des serpents qui venons de muer. Vous leur dites que nous débarquons à peine de Carnegie Hill. Vous leur dites que nous sommes nés hier. Vous leur dites que nous nous sommes matérialisés par magie ou que nous arrivons des alentours d'Alpha du Centaure à bord d'un vaisseau spatial caché dans la queue d'une comète. Vous leur dites que nous ne sommes de nulle part ou de n'importe où ou de quelque part, que nous sommes des êtres de fiction, des charlatans, des êtres réinventés, des mutants, autrement dit des Américains. Vous ne leur dites pas le nom de l'endroit que nous avons quitté. Vous ne le prononcez jamais. Ni la rue, ni la ville, ni le pays. Je ne veux plus jamais entendre ces noms."

Ils émergèrent de la voiture dans le vieux cœur du Village, sur Macdougall Street, un peu avant Bleecker, près du café italien d'autrefois qui parvenait à vivoter on ne sait comment, et sans tenir compte des coups de klaxon des voitures derrière eux ni de la main tendue dans un geste de supplication d'au moins un clochard crasseux, ils laissèrent la limousine arrêtée au beau



milieu de la rue pendant qu'ils prenaient le temps de sortir leurs bagages du coffre – jusqu'au vieil homme qui insista pour porter lui-même sa valise – et les déposaient dans l'imposant bâtiment des Beaux-Arts du côté est de la rue, l'ancienne résidence Murray qui allait être connue par la suite sous le nom de la maison Golden. (Seul l'aîné, celui qui n'avait pas l'air d'aimer être dehors, portait des lunettes très très noires et semblait inquiet, pressé.) Ainsi arrivèrent-ils tels qu'ils avaient l'intention de demeurer par la suite : en toute autonomie et parfaitement indifférents aux objections d'autrui.

La résidence Murray, le bâtiment le plus majestueux de tous ceux qui donnaient sur les Jardins, était demeurée la plupart du temps inhabitée durant de nombreuses années, sauf par une intendante italo-américaine particulièrement cassante âgée de cinquante et quelques années et de son assistante et compagne, non moins hautaine quoique beaucoup plus jeune. Nous nous étions souvent interrogés sur l'identité du propriétaire mais les farouches gardiennes de l'immeuble refusaient de satisfaire notre curiosité. Pourtant, c'était l'époque où nombreux étaient de par le monde les milliardaires qui achetaient des biens sans autre raison que de les posséder et laissaient, éparpillées sur toute la planète, des maisons vides semblables à des chaussures abandonnées, si bien que nous pensâmes qu'il devait y avoir là-dessous quelque oligarque russe ou autre cheikh du pétrole et que, haussant les épaules, nous prîmes l'habitude de traiter la maison vide comme si elle n'existait pas. Il y avait une autre personne attachée à la maison, un factotum du nom de Gonzalo, un Latino amène employé par les deux cerbères pour s'occuper de la maison et parfois, quand il avait un peu de temps libre, nous lui demandions de venir chez nous régler des problèmes d'électricité ou de plomberie ou nous aider à déblayer la neige de nos toits et de nos entrées au cœur de l'hiver. Tous services que, en échange de quelques menus billets qu'on lui glissait discrètement dans la main, il rendait avec le sourire.

Le Macdougall-Sullivan Gardens Historic District – pour donner aux Jardins leur nom complet et exagérément retentissant – était cet espace enchanté et paisible où nous habitons et élevions nos enfants, l'endroit d'une retraite heureuse loin

du monde désenchanté et violent qui s'étendait à ses frontières et nous n'avions aucun scrupule à le chérir. Les maisons d'origine dans un style gréco-Renaissance sur Macdougall et Sullivan, construites dans les années 1840, furent remaniées dans un style Renaissance coloniale dans les années 1920 par des architectes travaillant pour le compte d'un certain Mr William Sloane Coffin, marchand de meubles et de tapis, et c'est à cette époque que les jardins derrière les maisons furent réunis pour constituer les Jardins communs, bordés au nord par Bleecker Street, au sud par Houston et réservés à l'usage privatif des habitants des maisons attenantes. La résidence Murray était une bizarrerie, à bien des égards trop majestueuse pour les Jardins, un bâtiment remarquable et élégant construit à l'origine pour le fameux banquier Franklin Murray et sa femme Harriet Lanier Murray entre 1901 et 1903 par le cabinet d'architectes Hoppin & Koen qui, pour faire de la place, avaient démoli deux des maisons d'origine bâties en 1844 par l'entreprise du négociant Nicholas Low. Elle avait été conçue dans le style de la Renaissance française pour être à la fois chic et à la mode, style dans lequel Hoppin & Koen avaient une grande expérience acquise à la fois à l'École des beaux-arts puis à l'époque où ils travaillaient pour McKim, Mead & White. Comme nous l'apprîmes par la suite, Néron Golden en avait fait l'acquisition au début des années 1980. On avait longtemps murmuré, dans les Jardins, que le propriétaire allait et venait, passant parfois deux jours par an dans la maison, mais aucun d'entre nous ne l'avait jamais vu, même si parfois la nuit il y avait plus de fenêtres éclairées que d'habitude et, très rarement, une ombre derrière un store, si bien que les enfants du coin décidèrent que la maison était hantée et s'en tinrent à l'écart.

Telle était la demeure dont la vaste porte d'entrée était ouverte en ce jour de janvier où la Daimler déversait les sieurs Golden, père et fils. Debout sur le seuil se tenait le comité d'accueil, les deux cerbères qui avaient tout préparé pour l'arrivée de leur maître. Néron et ses fils franchirent le seuil et découvrirent le monde de mensonges qu'ils allaient désormais habiter : pas une résidence flambant neuve et ultramoderne pour une riche famille d'étrangers qui allait se l'approprier progressivement à mesure

que leur nouvelle existence se déployait, que leurs relations avec la nouvelle ville s'enracinaient, que leurs expériences se multipliaient, non ! Plutôt un endroit où le Temps était resté suspendu pendant vingt ans ou plus. Un Temps qui contemplait avec son indifférence habituelle les chaises Biedermeier éraflées, les tapis fanés et les lampes magma à la mode des années 1960 et jetait un regard vaguement amusé aux portraits exécutés par tous les artistes en vogue d'un Néron Golden plus jeune en compagnie de personnalités new-yorkaises, Rene Ricard, William Burroughs, Deborah Harry, mais aussi des magnats de Wall Street et de vieilles familles du Gotha aux noms fameux tels que Luce, Beekman et Auchincloss. Avant d'acheter cette maison, le vieil homme avait été propriétaire d'un vaste loft bohème haut de plafond, neuf cent quinze mètres carrés au coin de Broadway et de Great Jones Street et, dans sa lointaine jeunesse, avait eu l'occasion de fréquenter les marges de la Factory, restant assis ignoré et reconnaissant dans le coin des gosses de riches en compagnie de Si Newhouse et de Carlo De Benedetti, mais c'était il y avait bien longtemps. La maison contenait des souvenirs de ces jours-là mais aussi de ses visites plus tardives, dans les années 1980. Une grande partie du mobilier avait été entreposée au garde-meubles et la réapparition de ces objets d'une vie antérieure avait l'air d'une exhumation, impliquant une continuité que l'histoire des habitants de la maison ne possédait pas. La maison nous était donc toujours apparue comme une sorte de belle contrefaçon. Nous murmurions entre nous ces mots de Primo Levi : "C'est là le résultat le plus immédiat de l'exil, du déracinement : la prédominance de l'irréel sur le réel<sup>1</sup>."

Rien dans la maison ne donnait la moindre indication sur leur origine et les quatre hommes refusaient obstinément d'évoquer leur passé. Il y eut des fuites, inévitablement, et nous apprîmes leur histoire le moment venu mais avant cela nous avions chacun notre propre hypothèse sur leur histoire secrète. Et nos fictions venaient s'enrouler autour des leurs. Même s'ils avaient tous le teint clair depuis le plus jeune des fils, blanc comme du lait, jusqu'au vieux Néron à la peau tannée, il était évident pour tout le monde qu'ils n'étaient pas "blancs" au sens conventionnel du terme. Ils parlaient un anglais impeccable, avec un

accent britannique, il était presque certain qu'ils avaient étudié à Oxford ou Cambridge, aussi au début avons-nous supposé à tort, la plupart d'entre nous, que l'Angleterre multiculturelle était le pays qu'on ne pouvait pas nommer non plus que Londres, la ville multiraciale. Ils auraient pu être libanais ou arméniens ou londoniens d'Asie du Sud, supposions-nous, ou même d'origine méditerranéenne, ce qui aurait expliqué leurs fantasmes romains. Quel horrible tort leur avait-on fait là-bas, quels affronts épouvantables avaient-ils dû endurer pour qu'ils aillent jusqu'à renier leurs origines ? Bon, bon, pour la plupart d'entre nous cela ne regardait qu'eux et nous désirions en rester là, jusqu'au moment où cette attitude devint intenable. Et quand vint ce moment, nous comprîmes que nous ne nous étions pas posé les bonnes questions.

Que la comédie de leurs noms récemment adoptés ait pu fonctionner, et ce pendant deux mandats présidentiels complets, que ces personnages américains de fiction vivant dans leur palais des illusions aient pu être aveuglément acceptés par nous, de leurs nouveaux voisins à leurs connaissances, nous en dit long sur l'Amérique elle-même et sur la force de volonté avec laquelle ils habitaient leur identité caméléonesque, devenant, sous nos yeux à tous, ce qu'ils prétendaient être, quoi que ce fût. Rétrospectivement, on ne peut que s'émerveiller de l'ampleur de ce plan, de la complexité des détails dont il fallut se préoccuper : passeports, cartes d'identité, permis de conduire, numéros de Sécurité sociale, assurance maladie, contrefaçons, arrangements, pots-de-vin, toute la démentielle difficulté de l'entreprise, et la violence, ou peut-être la peur, à la base de tout ce stratagème magnifique, sophistiqué et branlant. Ainsi que nous l'apprîmes plus tard, le vieil homme avait travaillé à sa métamorphose pendant peut-être une décennie et demie avant de mettre son plan à exécution. L'aurions-nous su, nous aurions compris que quelque chose de très vaste était dissimulé. Mais nous l'ignorions. Ils étaient tout simplement le roi autoproclamé et ses *soi-disant*\* princes qui habitaient le joyau architectural du quartier.

\* Les mots et expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original. (*Toutes les notes sont de l'éditeur.*)

En vérité nous ne les trouvions pas bizarres. Les gens en Amérique portaient toutes sortes de noms : dans l'annuaire téléphonique, au temps où existaient les annuaires, l'exotisme nomenclatural était de règle. Huckleberry ! Dimmesdale ! Ichabod ! Achab ! Fenimore ! Portnoy ! Drudge ! Sans parler des douzaines, des centaines, des milliers de Gold, Goldwater, Goldstein, Finegold, Goldberry. En outre, les Américains décidaient constamment du nom qu'ils voulaient porter et de ce qu'ils voulaient être, échangeant leur Gatz d'origine pour devenir un élégant Gatsby en chemise-cravate et poursuivre des rêves du nom de Daisy ou peut-être tout simplement d'Amérique. Samuel Goldfish (encore un *golden boy*) était devenu Samuel Goldwyn, les Aertzoon devinrent les Vanderbilt, Clemens devint Twain. Comme beaucoup d'entre nous, en tant qu'immigrants, ou alors c'étaient nos parents ou nos grands-parents, nous avons décidé de laisser notre passé derrière nous exactement comme les Golden décidaient à présent de le faire, encourageant nos enfants à parler anglais, et non pas le vieux langage du vieux pays, à parler, s'habiller, agir, être américain. Les vieilles affaires, nous les fourrions dans une cave, nous nous en débarrassions ou nous les perdions. Et dans nos films et nos bandes dessinées, dans les bandes dessinées que sont devenus nos films, ne célébrons-nous pas chaque jour, n'honorons-nous pas l'idée de l'identité secrète ? Clark Kent, Bruce Wayne, Diana Prince, Bruce Banner, Raven Darkholme, nous vous aimons. L'identité secrète a peut-être été autrefois une idée française – Fantômas le voleur et aussi *le fantôme de l'Opéra*\* –, mais elle s'est désormais profondément enracinée dans la culture américaine. Si nos nouveaux amis voulaient être des Césars, nous n'avions rien à y redire. Ils avaient un goût excellent, des vêtements excellents, un excellent anglais et ils n'étaient guère plus excentriques que, disons, Bob Dylan, ou n'importe quel autre résident qui avait pu vivre là. Les Golden furent donc acceptés parce qu'ils étaient acceptables. Ils étaient désormais américains.

Mais le plan finit par échouer. Voici quelles furent les causes de leur chute : une querelle entre frères, une métamorphose inattendue, l'arrivée dans la vie du vieil homme d'une jeune femme belle et déterminée, un meurtre. (Plus d'un.) Et finalement, bien loin de là, dans le pays qui n'avait pas de nom, une enquête bien menée.

Telle était leur histoire inavouée, leur planète Krypton en explosion, une histoire à faire pleurer dans les chaumières comme le sont souvent les choses qu'on garde secrètes.

Le grand hôtel sur le port était aimé de tous, même de ceux qui étaient trop pauvres pour jamais en passer les portes. Tout le monde en avait vu l'intérieur dans des films ou des magazines de cinéma, et en rêve : le célèbre escalier, la piscine entourée de beautés alanguies en maillot de bain, les galeries marchandes étincelantes où des tailleurs sur mesure pouvaient vous livrer en un après-midi la copie conforme de votre costume favori dès que vous aviez choisi votre tissu préféré, drap ou laine peignée. Tout le monde connaissait le personnel fabuleusement efficace toujours accueillant et très attentionné pour qui l'hôtel était comme leur famille, qui vouait à l'hôtel le respect dû à un patriarche, et donnait à tous ceux qui pénétraient son hall le sentiment d'être des rois et des reines. L'endroit était parfait pour accueillir des étrangers, oui, bien sûr, et par ses fenêtres ceux-ci contemplaient le port, la baie magnifique qui avait donné son nom à la ville innommable, et s'émerveillaient devant le grand déploiement de bateaux qui dansaient devant eux, des bateaux à moteur, des bateaux à voile, des navires de croisière de toutes les tailles, de toutes les formes et de toutes les couleurs. Tout le monde connaissait l'histoire de la naissance de la ville, pourquoi les Britanniques avaient voulu l'avoir justement en raison de son port magnifique, comment ils avaient négocié avec les Portugais pour que la princesse Catherine épousât le roi Charles II et parce que la pauvre Catherine n'était pas une beauté il fallait

que la dot fût bien rondelette, d'autant plus que Charles II s'attendait à une jolie fille : la ville fit donc partie de la dot, Charles épousa Catherine puis l'ignora aussi longtemps qu'il vécut, mais les Britanniques installèrent leur marine dans le port et se lancèrent dans un projet de réclamations territoriales pour réunir les Sept Îles et y bâtir un fort puis une ville, enfin l'Empire britannique prit la suite. C'était une ville construite par des étrangers et il était normal que les étrangers y fussent accueillis dans ce grandiose hôtel de luxe donnant sur le port qui était la véritable raison de l'existence de la ville. Mais il n'était pas réservé aux étrangers, c'était un bâtiment bien trop romantique pour cela, un lieu enchanté aux murs de pierre, coiffé d'une coupole rouge, avec des lustres belges qui déversaient sur vous leur lumière et, sur les murs et les planchers, tous les objets d'art, l'ameublement et les tapis provenant de tous les coins de ce pays géant, le pays qui ne pouvait être nommé, et si vous étiez un jeune homme désireux d'impressionner sa petite amie, vous trouviez d'une façon ou d'une autre le moyen de vous procurer l'argent nécessaire pour l'emmener dans le salon face à la mer et, tandis que la brise marine caressait vos visages, vous buviez du thé ou du jus de citron vert en mangeant des sandwiches au concombre ou des gâteaux, et alors elle tombait amoureuse parce que vous l'aviez amenée dans le cœur magique de la ville. Et, lors du deuxième rendez-vous, vous l'y ramenez, peut-être pour dîner au restaurant chinois du sous-sol, et l'affaire était conclue.

Les notables de la ville, du pays et du monde entier s'approprièrent le grand hôtel après le départ des Britanniques : princes, hommes politiques, vedettes de cinéma, chefs religieux, les visages les plus célèbres et les plus beaux de la ville et du monde se bousculaient dans ses couloirs et il devint un symbole de la ville qu'on ne pouvait pas nommer au même titre que la tour Eiffel, le Colisée ou la statue dans le port de New York qui s'appelle *La Liberté éclairant le monde*.

Il existait un mythe originel au sujet du vieux palace auquel presque tous les habitants de la ville croyaient même s'il n'était pas vrai, un mythe à propos de liberté, le mythe du renversement de l'Empire britannique tout comme l'avaient fait les Américains. L'histoire racontait que, dans les premières années

du xx<sup>e</sup> siècle, un digne et vieux gentleman portant le fez, qui se trouvait être l'homme le plus riche du pays que l'on ne pouvait nommer, avait un jour voulu se rendre dans un autre palace plus ancien du quartier et s'était vu refuser l'entrée à cause de sa race. Le digne vieux gentleman hocha lentement la tête et s'en alla, il acheta un très grand terrain dans la même rue et y construisit l'hôtel le plus grand et le plus luxueux qu'on ait jamais vu dans la ville dont on ne pouvait pas dire le nom dans le pays qu'on ne pouvait pas identifier et, en peu de temps, il poussa à la faillite l'hôtel dont on lui avait refusé l'entrée. L'hôtel devint ainsi, dans l'esprit des gens, un symbole de rébellion, la preuve que les colonisateurs avaient été battus à leur propre jeu et qu'on les avait renvoyés à la mer, et même quand il fut définitivement établi que rien de toute cette histoire ne s'était réellement produit, cela ne changea rien car un symbole de liberté et de victoire est plus puissant que les faits.

Cent cinq années passèrent. Et le 23 novembre 2008, dix terroristes équipés d'armes automatiques et de grenades à main quittèrent par bateau le pays voisin hostile, situé à l'ouest du pays qu'on ne peut nommer. Dans leurs sacs à dos ils transportaient des munitions et de puissants narcotiques : cocaïne, stéroïdes, LSD et seringues. Dans leur expédition vers la ville qu'on ne pouvait nommer, ils détournèrent un bateau de pêche, abandonnèrent leur première embarcation, apportèrent deux canots pneumatiques à bord du bateau de pêche et indiquèrent au capitaine leur destination. Quand ils approchèrent du rivage ils tuèrent le capitaine et embarquèrent dans les canots. Par la suite, bien des gens se demandèrent pourquoi les gardes-côtes ne les avaient pas vus et n'avaient pas tenté de les intercepter. La côte était théoriquement bien gardée mais ce soir-là il dut y avoir un problème quelconque. Quand les canots abordèrent, le 26 novembre, les terroristes se séparèrent en petits groupes et se mirent en route vers les cibles choisies, une gare, un hôpital, un cinéma, un centre juif, un café très fréquenté et deux hôtels cinq étoiles. L'un d'entre eux était l'hôtel décrit plus haut.

L'attaque de la gare commença à 21 h 21 et dura une heure et demie. Les deux terroristes tirèrent à l'aveuglette et cinquante-huit personnes furent tuées. Ils quittèrent la gare et furent



finalement acculés près d'une plage de la ville où l'un d'eux fut tué et l'autre capturé. Pendant ce temps, à 21 h 30 une autre équipe de tueurs faisait exploser une station d'essence avant de se mettre à tirer sur les gens du centre juif quand ils se mirent aux fenêtres. Puis ils donnèrent l'assaut au centre lui-même et sept personnes furent tuées. Dix personnes furent tuées au café. Au cours des quarante-huit heures suivantes, ce furent peut-être trente personnes qui moururent dans l'autre hôtel.

L'hôtel que tout le monde aimait fut attaqué vers 21 h 45. Les clients qui se trouvaient à la piscine furent abattus en premier puis les tireurs se dirigèrent vers les restaurants. Une jeune femme qui travaillait au Sea Lounge où les jeunes gens emmenaient leur petite amie pour l'impressionner aida de nombreux clients à s'échapper par une porte de service, puis les tireurs firent irruption dans le restaurant et elle fut tuée. Des grenades furent lancées et il s'ensuivit une folie meurtrière pendant ce qui devint un siège de trois jours. À l'extérieur se massaient des équipes de télévision et une foule de badauds, et quelqu'un cria : "Il y a le feu à l'hôtel !" Des flammes jaillissaient des fenêtres du dernier étage et le fameux escalier flambait lui aussi. Parmi ceux qui furent piégés par le feu et qui moururent dans l'incendie figuraient la femme et les enfants du directeur de l'hôtel. Les terroristes disposaient de plans de l'hôtel et ces plans étaient bien plus précis que ceux que détenaient les forces de sécurité. Ils employèrent les drogues pour rester éveillés et le LSD, qui n'était pas un psychostimulant, combiné avec les autres (qui l'étaient) pour susciter chez les tueurs une folie frénétique hallucinogène, et ils riaient aux éclats tout en perpétrant leur massacre. Devant l'hôtel les équipes de télévision évoquèrent des clients de l'hôtel qui parvenaient à s'échapper et les tueurs regardèrent la télévision pour identifier les issues qu'ils empruntaient. À la fin du siège, plus de trente personnes avaient été tuées et parmi elles beaucoup faisaient partie du personnel.

\*

Les Golden, sous leur ci-devant nom d'origine, vivaient dans le quartier le plus huppé de la ville dans un quartier sécurisé sur la

colline la plus chic dans une vaste maison moderne qui dominait les demeures Art déco alignées autour de Back Bay où le soleil rouge plongeait tête la première tous les soirs. Nous pouvons nous les imaginer, le vieil homme, pas si vieux à l'époque, et ses fils, plus jeunes, eux aussi, le grand brillant aîné maladroit, agoraphobe et pataud, le cadet avec son goût des footings nocturnes et ses portraits de la bonne société, le benjamin tout pétri de ténèbres et d'égarément, et il semble que le jeu qui consistait à s'attribuer des noms classiques soit une pratique que le vieil homme les avait encouragés à appliquer depuis de nombreuses années, tout comme il leur avait appris depuis leur plus tendre enfance qu'ils n'étaient pas des gens ordinaires, qu'ils étaient des Césars, qu'ils étaient des dieux. Les empereurs romains et, après eux, les monarques de Byzance, étaient connus chez les Arabes et les Perses sous le nom de *Qaisar-e-R'um*, le César de Rome. Et si Rome était Rum, alors eux, les rois de cette Rome orientale étaient des Rumi. Ce qui les amena à étudier le mystique et sage Rūmī, autrement dit Djalāladdin Balkhi dont père et fils se renvoyaient les citations comme des balles de tennis, *l'objet de ta quête est à ta recherche, tu es l'univers dans l'extase de son mouvement, sois célèbre, déploie ton propre mythe, vends ton intelligence et achète la perplexité, fais flamber ta vie, recherche ceux qui attisent tes flammes, si tu souhaites la guérison, tombe volontairement malade*, jusqu'à ce qu'ils se lassent de ses remèdes et qu'ils se mettent à en imaginer de leur cru pour rire, *si tu veux devenir riche, fais-toi pauvre, si quelqu'un est à ta recherche, c'est la personne que tu cherches, si tu veux te tenir bien droit, mets-toi sur la tête*.

Après quoi ils ne furent plus des Rumi et devinrent des Julii du Latium, les fils de César qui étaient ou allaient devenir des Césars de plein droit. Ils étaient une ancienne famille qui prétendait faire remonter ses origines jusqu'à Alexandre le Grand, dont Plutarque soutenait qu'il était le fils de Zeus en personne, ils étaient donc au moins les égaux des Julio-Claudius qui affirmaient descendre d'Iule, le fils du pieux Énée, prince de Troie, et donc de la mère d'Énée, la déesse Vénus. Quant au mot *Caesar*, il avait au moins quatre origines possibles. Le premier *Caesar* avait-il tué un *caesai*, le terme maure qui désigne l'éléphant ? Avait-il sur la tête une chevelure épaisse, *caesaris* ? Avait-il les

yeux gris, *oculis caesiis* ? Ou son nom venait-il du verbe *caedere*, couper, parce qu'il était né par *caesarean section* ? "Je n'ai pas les yeux gris et ma mère m'a donné le jour de la façon habituelle, disait le vieil homme. Quant à mes cheveux, même si j'en ai encore, ils sont clairsemés ; je n'ai pas non plus tué d'éléphant. Au diable le premier César. J'ai choisi d'être Néron, le dernier."

"Alors qui sommes-nous ?" demanda le cadet. "Vous êtes mes fils, répondit le vieil homme en haussant les épaules. Choisissez vous-mêmes vos noms." Plus tard, quand il fut temps de s'en aller, ils découvrirent qu'il avait fait établir des passeports portant leurs nouveaux noms et n'en furent pas surpris. C'était un homme soucieux d'efficacité.

Et voici, comme sur une vieille photo, l'épouse du vieil homme, une petite femme triste aux cheveux grisonnants relevés en chignon négligé avec dans le regard le souvenir du mal qu'elle s'est à elle-même infligé. La femme de César : dans l'obligation d'être au-dessus de tout soupçon, certes, et pourtant assujettie au pire métier du monde.

Le soir du 26 novembre, il se produisit quelque chose dans la grande maison, une dispute quelconque entre César et sa femme, laquelle fit appeler le chauffeur et la Mercedes et quitta la maison, désemparée, pour aller chercher consolation auprès de ses amis, si bien qu'elle se retrouva assise dans le Sea Lounge de l'hôtel que tout le monde aimait, à manger des sandwichs au concombre en buvant du jus de citron vert très sucré lorsque les tireurs hallucinants déboulèrent en gloussant de joie, les yeux exorbités, entourés d'oiseaux psychédéliques imaginaires qui voletaient autour de leur tête et qu'ils se mirent à tirer.

Et oui, le pays c'était l'Inde bien sûr, la ville c'était Bombay, bien sûr, la maison faisait partie de la luxueuse colonie de Walkeshwar sur Malabar Hill, et oui bien sûr il s'agissait des attaques de terroristes musulmans lancées depuis le Pakistan par Lashkar-e-Taiba, l'"Armée des justes", d'abord contre la gare autrefois connue sous le nom de Victoria Station ou VT et à présent, comme tous les autres lieux de Bombay/Mumbai, rebaptisée d'après le nom du prince-héros mahratte, Shivaji, puis contre le Leopold Cafe à Colaba, l'Oberoi Trident Hotel, le Metro Cinema, le Cama and Albless Hospital, la Jewish

Chabad House, le Taj Mahal Palace and Tower Hotel. Et oui, après que le siège de trois jours et les combats furent terminés, la mère des deux aînés des Golden boys (nous aurons davantage à dire par la suite de la mère du benjamin) fut dénombrée parmi les victimes.

Quand le vieil homme apprit que sa femme se retrouvait piégée au Taj, ses genoux se déroberent sous lui et il aurait dévalé les marches de marbre de sa maison de marbre, du haut du salon en marbre jusqu'à la terrasse de marbre située plus bas, s'il n'y avait eu un serviteur assez proche pour le rattraper, mais il est vrai qu'il y avait toujours un serviteur dans les parages. Il resta à genoux et enfouit son visage entre ses mains, son corps était secoué de sanglots si violents et si convulsifs qu'on aurait dit qu'une créature tapie au fond de lui cherchait à s'échapper. Pendant toute la durée de l'attaque il demeura en position de prière en haut de l'escalier de marbre, refusant de manger ou de dormir, à se frapper la poitrine du poing comme un pleureur professionnel à un enterrement en ne cessant de se faire des reproches. Je ne savais pas qu'elle allait là-bas, s'écriait-il. J'aurais dû le savoir, pourquoi l'ai-je laissée y aller ? En ce temps-là l'air de la ville paraissait aussi sombre que le sang même à midi, sombre comme un miroir, et le vieil homme voyait son image s'y refléter et ce qu'il voyait ne lui plaisait pas et sa vision avait une telle force que ses fils la percevaient eux aussi et quand la mauvaise nouvelle arriva, la nouvelle qui mit un terme à toute la vie qu'ils avaient menée jusqu'alors, les promenades dominicales autour du champ de courses en compagnie de membres éminents des vieilles grandes familles de Bombay mais aussi des nouveaux riches, le squash et le bridge, la natation, le badminton et le golf au Willington Club, les vedettes de cinéma, le hot jazz, tout cela disparut à jamais, englouti dans un océan de mort, ils s'accordèrent au nouveau désir de leur père qui était de quitter à jamais cette maison de marbre et la ville fracturée et querelleuse où elle se dressait ainsi que le pays tout entier, corrompu et vulnérable, toute leur vie que leur père s'était mis brusquement ou peut-être pas si brusquement à détester, ils acceptèrent d'effacer chaque détail de ce qu'elle avait été pour eux et de la place qu'ils y avaient tenue et de ce qu'ils avaient

perdu : cette femme contre laquelle son mari avait élevé la voix, la conduisant ainsi à son destin fatal, que ses deux fils avaient aimée et qui, un jour, avait été si gravement humiliée par son beau-fils qu'elle avait tenté de se suicider. Ils allaient complètement effacer l'ardoise, adopter de nouvelles identités, traverser le monde et devenir autres que ce qu'ils avaient été. Ils allaient échapper à l'histoire pour entrer dans la sphère de l'individuel, et dans le Nouveau Monde l'individuel serait l'objet de tous leurs efforts et de toutes leurs attentes, ils s'emploieraient au détachement, à l'individualisme et à la solitude, chacun d'eux tentant de trouver en privé son propre arrangement avec le quotidien, l'histoire extérieure et le monde extérieur. Il ne vint à l'esprit à aucun d'eux que leur décision provenait du colossal sentiment que tout leur était dû, cette idée qu'ils pouvaient quitter hier et entamer demain comme s'ils ne faisaient pas partie de la même semaine, et aller au-delà de la mémoire, des racines et de la langue pour foncer dans le monde du *self-made self*, autrement dit l'Amérique.

Comme nous l'avions mal jugée, cette défunte, lorsque dans nos commérages nous imputions son absence de New York à son infidélité. C'était son absence, sa tragédie, qui était la clef de la présence de sa famille parmi nous. Elle était l'explication de cette histoire.

Lorsque Poppaea Sabina, la femme de l'empereur Néron, mourut, il brûla à son enterrement dix ans de stock d'encens d'Arabie. Mais dans le cas de Néron Golden tout l'encens du monde ne parvint pas finalement à masquer la mauvaise odeur.

\*

Le terme légal *benami* a quelque chose de presque français, *ben-ami* pourrait induire à tort un imprudent à penser que cela signifie *bon ami*, ou *bien-aimé* ou quelque chose de ce genre. Mais le mot est en fait d'origine persane et sa racine n'est pas *ben-ami* mais *bé-nami*. *Bé* étant un préfixe qui signifie "sans" et *nam* voulant dire "nom" ; *benami*, c'est donc "sans nom" ou anonyme. En Inde, les transactions *benami* sont des achats de biens dans lesquels l'acheteur officiel, au nom duquel le bien

est acquis, n'est qu'un homme de paille, destiné à dissimuler le véritable propriétaire du bien. En vieil argot américain, *benami* voulait dire l'homme de paille.

En 1988, le gouvernement indien adopta le *Benami Transactions (Prohibition) Act*, qui à la fois interdisait ce genre de transactions et donnait à l'État la possibilité de récupérer les biens détenus sous le "statut *benami*". Il demeura cependant beaucoup de failles. L'un des moyens par lesquels les autorités avaient tenté de combler ces failles est l'instauration du système *Aadhaar*. *Aadhaar* est un numéro de Sécurité sociale à douze chiffres attribué à vie à chaque citoyen et citoyenne d'Inde, et il est obligatoire de s'en servir dans toute transaction immobilière ou financière, ce qui permet de retrouver la trace électronique de tout citoyen lors de ces transactions. Pourtant, l'homme que nous connaissons sous le nom de Néron Golden, citoyen américain depuis plus de vingt ans et père de citoyens américains, avait manifestement un coup d'avance. Quand arriva ce qui arriva et que tout fut découvert, nous apprîmes que la Maison Golden était l'entière propriété d'une dame d'un certain âge, celle-là même qui avait été la plus âgée des deux dames de confiance de Néron et l'on ne put produire aucun autre document officiel. Mais ce qui arriva arriva et alors, même les murs que Néron avait si soigneusement construits s'écroulèrent et toute l'étendue de son crime affreux se montra à nos yeux, toute nue, quand la vérité éclata au grand jour. Cela, c'était pour plus tard. Pour l'instant il n'était que N. J. Golden notre riche, et comme nous le découvrièmes, vulgaire voisin.

Dans le secret et verdoyant rectangle des Jardins, j'ai rampé avant de savoir marcher, j'ai marché avant de savoir courir, j'ai couru avant de savoir danser, j'ai dansé avant de savoir chanter, puis j'ai dansé et chanté jusqu'à ce que j'aie appris le calme et le silence et que je sois resté immobile à l'écoute du cœur des Jardins, les soirs d'été étincelants de lucioles, et que je sois devenu, du moins selon moi, un artiste. Pour être précis un aspirant scénariste. Et, dans mes rêves, un cinéaste, et même, pour employer la vieille formule grandiloquente, un Créateur.

Je me suis jusqu'ici caché derrière la première personne du pluriel et il se pourrait bien que je le fasse encore, mais je dois prendre le temps de me présenter. Je suis. Dans un sens, cependant, je ne suis pas si différent de mes personnages, qui sont eux aussi des dissimulateurs, cette famille dont l'arrivée dans mon secteur m'a fourni le grand projet dont j'étais, de plus en plus désespérément, en quête. Si les Golden tenaient tellement à effacer leur passé, moi-même qui me suis donné pour tâche d'être leur chroniqueur, et peut-être leur *imaginieur*, terme inventé pour les concepteurs d'attractions dans les parcs à thème de Disney, j'ai par nature tendance à m'effacer. Que disait Isherwood au début d'*Adieu à Berlin* ? "Je suis un appareil photo à l'objectif ouvert, totalement passif, qui enregistre et ne pense pas." Mais c'était autrefois et nous sommes aujourd'hui à l'époque des appareils intelligents qui réfléchissent par eux-mêmes. Peut-être suis-je l'un de ces appareils intelligents. J'enregistre mais je ne reste pas complètement passif. Je pense, je modifie. Peut-être même que j'invente. Être un imaginieur, après

tout c'est très différent d'être quelqu'un qui prend les choses au pied de la lettre. Le tableau de Van Gogh représentant une nuit étoilée ne ressemble pas à la photographie d'une nuit étoilée, c'est pourtant un formidable rendu d'une nuit étoilée. Disons simplement que je préfère la peinture à la photographie. Je suis un appareil photo qui peint.

Appelez-moi René. J'ai toujours aimé que le narrateur de *Moby Dick*, de fait, ne nous dise jamais son nom. Appelez-moi-Ismaël pourrait être dans la "réalité", c'est-à-dire dans le Factuel minable qui s'étend autour du grand Réel du roman, une façon de dire qu'il aurait pu s'appeler n'importe comment. Il aurait pu s'appeler Brad, ou Trig, ou Ornette, ou Schuyler, ou Zeke. Il aurait même pu s'appeler Ismaël. Nous n'en savons rien et donc à l'image de mon grand ancêtre je n'imagine pas de vous déclarer tout simplement "Je m'appelle René". Appelez-moi René : c'est le mieux que je puisse faire pour vous.

Mais poursuivons. Mes parents étaient tous les deux professeurs d'université (remarquez-vous, chez leur fils, l'héritage d'un certain ton professoral ?) qui avaient acheté notre maison près du croisement de Sullivan et de Houston à l'ère jurassique, à l'époque où les choses étaient bon marché. Je vous les présente : Gabe et Darcey Unterlinden, de longue date mariés, un couple non seulement d'universitaires respectés mais de professeurs bien-aimés et, à l'instar du grand Poirot (c'est un personnage de fiction, mais on ne peut pas tout avoir, comme dit Mia Farrow dans *La Rose pourpre du Caire*)... belges. Jadis belges, je m'empresse de préciser, et depuis à jamais américains, Gabe persévérant bizarrement à maintenir un curieux accent paneuropéen aussi marqué que largement inventé, Darcey, elle, une parfaite Yankee. Les professeurs jouaient au ping-pong (ils défièrent Néron Golden quand ils apprirent qu'il aimait ce jeu et il les battit tous les deux à plate couture même s'ils étaient l'un et l'autre de très bons joueurs). Ils aimaient se lancer des citations de poèmes. Ils étaient passionnés de baseball et puis aussi, oui, ils se tordaient de rire en regardant les émissions de télé-réalité, adoraient l'opéra et ne cessaient de caresser le projet d'écrire à quatre mains une monographie sur le genre qui ne verrait jamais le jour et aurait dû s'intituler *C'est toujours la nana qui meurt*.



Ils aimaient leur ville parce qu'elle ne ressemblait pas au reste du pays. "Rome ze n'est pas l'Italie, m'a appris mon père, et Londres n'est pas l'Angleterre et Paris n'est pas la France et zezi où nous sommes en ze moment, zezi n'est pas les États-Unis d'Amérique. Zezi est New York.

— Entre la métropole et l'arrière-pays, ajouta ma mère en guise de note de bas de page, il y a toujours du ressentiment, toujours de l'incompréhension.

— Après le 11 Septembre, l'Amérique a essayé de faire semblant de nous aimer, dit mon père. Combien de temps zela a-t-il duré ?

— Pas des masses, bordel", fit ma mère pour compléter sa remarque. (Elle était adepte des mots grossiers. Elle prétendait ne pas s'en apercevoir. Ils lui échappaient.)

"Z'est une bulle, comme on dit maintenant, ajouta mon père. Z'est comme dans le film de Jim Carrey, mais à la taille de la grande ville.

— Le *Truman Show*, précisa utilement ma mère. Et ce n'est pas la ville tout entière qui est dans la bulle, parce que la bulle c'est l'argent qui la fait et que l'argent n'est pas également réparti."

Sur ce point, ils différaient de l'opinion commune selon laquelle la bulle était constituée d'attitudes progressistes, ou plutôt ils estimaient, en bons post-marxistes, que le libéralisme était la résultante de l'économie.

"Le Bronx, le Queens, ne font peut-être pas partie de la bulle, dit mon père.

— Staten Island n'en fait *absolument* pas partie.

— Brooklyn ?

— Brooklyn, ouais. Peut-être dans la bulle. Certains quartiers de Brooklyn.

— Brooklyn, z'est formidable..., dit mon père, et à l'unisson ils achevèrent leur vieille blague favorite si souvent rabâchée :

— ... mais c'est à Brooklyn.

— La vérité z'est que nous aimons la bulle, et toi aussi, dit mon père. Nous n'avons pas envie de vivre dans un État républicain et toi, tu serais fichu par exemple au Kansas, où zils ne croient même pas à *l'évolution*.

— Dans un sens, le Kansas ne remet pas en cause la théorie de Darwin, fit remarquer ma mère d'un air songeur. Ce qui prouve que ce ne sont pas toujours les mieux adaptés qui survivent. Quelquefois au contraire ce sont les plus nazes.

— Mais ce ne sont pas non plus juste des cow-boys zinglés, dit mon père et ma mère saisit aussitôt la perche :

— Nous n'avons pas envie de vivre en *Californie*."

(À ce stade leur bulle devint confuse, à la fois d'ordre culturel et économique, la côte Est contre la côte Ouest. Biggie contre Tupac. Ils semblaient ne plus se préoccuper des contradictions de leurs points de vue.)

"Voilà donc qui tu es, voulut me faire savoir mon père. Le garzon dans la bulle.

— Ce sont des jours de miracles et de merveilles, dit ma mère. Et ne pleure pas, mon petit, ne pleure pas, putain tu ne pleures pas !"

J'ai eu une enfance heureuse auprès des professeurs. Au cœur de la bulle étaient les Jardins et les Jardins conféraient un cœur à la bulle. J'ai grandi dans un monde enchanté, protégé du mal, dans un cocon de soie au cœur d'une ville large d'esprit et cela m'a donné un courage innocent, même si je savais qu'en dehors du cercle magique les sinistres moulins à vent du monde attendaient le Don Quichotte naïf. (De plus, "La seule excuse justifiant de bénéficier d'un privilège, m'apprit mon père, z'est d'en faire quelque chose d'utile".) J'ai fait mes études secondaires à Little Red et mes études universitaires à Washington Square. Toute une vie passée dans l'espace de douze blocs. Mes parents avaient été plus aventureux. Mon père était allé à Oxford grâce à une bourse Fullbright et, à la fin de ses études, avait, avec un ami britannique, traversé, à bord d'une Mini Traveller, l'Europe et l'Asie, la Turquie, l'Iran, le Pakistan, l'Inde, il y avait bien longtemps, durant cette ère jurassique déjà évoquée quand les dinosaures sillonnaient la terre et qu'il était possible d'effectuer de tels voyages sans se faire couper la tête. Quand il revint chez lui, il avait eu son content du vaste monde et il devint, avec Burrows et Wallace, un des trois grands historiens de la ville de New York, coauteur, avec ces deux messieurs, de *Metropolis*, classique en plusieurs volumes, l'ouvrage qui fait autorité sur la

ville natale de Superman où nous vivions tous, où le *Daily Planet* arrivait tous les matins sur le seuil de la porte et où, bien des années après ce bon vieux Superman, Spider-Man vint s'installer dans le Queens. Quand je l'accompagnais dans le Village, il me montrait du doigt l'endroit où habitait autrefois Aaron Burr et un jour, devant le multiplexe de la Deuxième Avenue et de la 32<sup>e</sup> Rue, il me raconta l'histoire de la bataille de Kip's Bay et comment Mary Lindley Murray avait couvert la fuite des soldats américains d'Israel Putnam en invitant le général britannique William Howe à cesser de les poursuivre pour venir prendre le thé dans sa grandiose demeure, Inclenberg, qui serait par la suite connue sous le nom de Murray Hill.

Ma mère aussi s'était montrée intrépide à sa façon. Jeune, elle avait travaillé dans des dispensaires publics en Afrique à soigner des drogués et de pauvres paysans. Après ma naissance, elle avait réduit le spectre de ses activités pour devenir experte de l'éducation dans le domaine de la petite enfance et finalement professeur de psychologie. Notre maison sur Sullivan Street, à l'endroit le plus éloigné des Jardins par rapport à la demeure des Golden, était pleine du charmant fatras qu'ils avaient accumulé au cours de leur existence, tapis persans usés, statues africaines en bois sculpté, photographies, cartes et gravures des deux cités d'origine sur l'île de Manhattan, à la fois les "New" Amsterdam et York. Il y avait un coin dédié aux Belges célèbres, une planche originale de *Tintin* accrochée près d'une sérigraphie de Warhol représentant Diane von Fürstenberg et la fameuse photo de tournage hollywoodienne de la belle star de *Diamants sur canapé* avec son long fume-cigarettes, jadis connue sous le nom de Miss Edda Van Heemstra et adorée ensuite sous celui d'Audrey Hepburn, en dessous, sur une petite table l'édition originale des *Mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar auprès de photos de Magritte dans son atelier, celui qui portait le même prénom que moi, du cycliste Eddy Merckx et de Sœur Sourire. (Jean-Claude Van Damme n'avait pas été retenu.)

En dépit de ce petit autel élevé à la Belgique, ils n'hésitaient pas à critiquer leur pays d'origine quand on leur posait la question. "Le roi Léopold II et l'État libre du Congo, disait ma

mère, les pires colonialistes qui aient jamais existé, le système raciste le plus rapace de toute l'histoire coloniale.” “Et de nos jours, ajoutait mon père, Molenbeek est le zentre européen de l'islam fanatique.”

À la place d'honneur sur le manteau de la cheminée du salon trônait un bloc de haschich intact et vieux de plusieurs dizaines d'années, encore enveloppé dans son rudimentaire emballage de cellophane et portant un sceau officiel délivré par le gouvernement afghan pour attester de sa qualité et qui représentait une image de la Lune. En Afghanistan, du temps du roi, le haschich était légal et on pouvait se le procurer sous trois formats contrôlés, de prix et de qualité différents, l'Or afghan, l'Argent et le Bronze. Mais ce que mon père, qui n'avait jamais fumé d'herbe, gardait à la place d'honneur sur le manteau de la cheminée était quelque chose de plus rare, de légendaire, de presque secret. “La Lune afghane, dit mon père. Si tu en prends zela t'ouvre le troisième œil de ta glande pinéale au milieu de ton front et tu deviens clairvoyant et peu de secrets peuvent t'échapper.

— Alors pourquoi n'en as-tu jamais pris ? demandai-je.

— Parce qu'un monde zans mystère est comme un tableau zans zombres, dit-il. En exposant trop il ne montre plus rien.

— Ce qu'il veut dire, ajouta ma mère, c'est que (a) nous pensons qu'il faut faire travailler notre cerveau et non pas le détruire et (b) qu'il est probablement mélangé, ou *coupé*, comme disaient les hippies, avec quelque épouvantable hallucinogène et que (c) il se peut que je sois d'un avis complètement opposé. Je n'en sais rien. Il ne m'a jamais fait passer le test.” *Les hippies*, comme si elle ne se souvenait pas des années 1970, comme si elle n'avait jamais porté une veste en peau de mouton ou un bandana ou rêvé d'être Grace Slick.

Il n'y avait pas de Soleil afghan, pour info. Le soleil de l'Afghanistan c'était le roi, Zâhâr Châh. Et puis les Russes sont arrivés, puis les fanatiques, et le monde a changé.

Mais la Lune afghane... elle m'a aidé aux heures les plus sombres de ma vie et ma mère n'était plus en mesure de s'y opposer.

Et puis il y avait les livres, inévitablement, les livres telle une maladie envahissant chaque recoin de notre logis minable et heureux. Je suis devenu écrivain parce que bien sûr j'ai eu de tels parents et si j'ai choisi les films plutôt que les romans ou les biographies, c'est peut-être parce que je savais que je n'étais pas de taille à me mesurer à mes vieux. Mais avant que les Golden ne viennent s'installer dans la grande demeure sur Macdougall, diamétralement opposée à la nôtre dans les Jardins, ma créativité de jeune diplômé avait marqué le pas. Avec l'égotisme sans limites de la jeunesse, je m'étais mis à imaginer un film puissant, ou plutôt une suite de films dans le genre du *Décatalogue*, traitant des migrations, des transformations, de la peur, du danger, du rationalisme, du romantisme, des changements de sexe, de la ville, de la lâcheté et du courage, carrément une fresque panoramique de mon époque. Mon style de prédilection serait quelque chose que j'appelais en privé le réalisme opératique, mon thème le conflit entre le Soi et l'Autre. Je m'efforçais de réaliser un portrait fictif de mon entourage, mais cela donnait un récit qui manquait de fil conducteur. Mes parents n'avaient pas l'héroïsme fatal de véritables personnages du réalisme opératique, pas plus que les autres voisins. (Bob Dylan était parti depuis longtemps.) Le célèbre réalisateur superstar afro-américain à la casquette de baseball rouge qui m'enseignait le cinéma avait déclaré avec dédain après avoir lu mes premiers scénarios : "Très bien faits, mon gars, mais où est le sang ? C'est trop calme. Où est le moteur ? Tu devrais peut-être envisager de faire atterrir une soucoupe volante dans tes foutus Jardins. Tu devrais peut-être faire exploser une maison. Faire simplement qu'il se passe quelque chose. Faire du bruit."

Je ne savais pas comment m'y prendre. C'est alors que les Golden sont arrivés et ils furent ma soucoupe volante, mon moteur, ma bombe. J'éprouvai l'excitation d'un jeune artiste dont le sujet vient d'arriver comme un cadeau au courrier de la semaine. Je me sentis reconnaissant.

L'époque était à la non-fiction, me dit mon père. "Tu devrais peut-être arrêter d'inventer. Renseigne-toi dans n'importe quelle librairie, dit-il. Ze sont les livres sur les tables de non-fiction qui partent tandis que les hisztoires inventées ne bougent pas." Mais on était là dans le monde des livres. Au cinéma c'était le temps des super-héros. En matière de documentaires nous avions les films polémiques de Michael Moore, *La Grande Extase du sculpteur sur bois Steiner* de Werner Herzog, *Pina* de Wim Wenders et quelques autres. Mais c'étaient les films fantastiques qui ramassaient la grosse galette. Mon père me recommanda l'œuvre et les idées de Dziga Vertov qu'il admirait, le documentariste soviétique qui détestait le drame et la littérature. Son style cinématographique, le Kino-œil ou Ciné-œil ne visait rien moins que l'évolution de l'humanité vers une forme de vie supérieure délivrée de la fiction, "le passage, grâce à la poésie de la machine, d'un individu balourd à l'homme électrique parfait". Whitman l'aurait aimé. Peut-être suis-je moi-même un appareil photo à la Isherwood. Toujours est-il que j'ai résisté. J'ai laissé à mes parents et à Michael Moore les formes les plus nobles. Je voulais inventer le monde.

Une bulle est chose fragile et le soir il arrivait souvent aux professeurs d'envisager avec inquiétude qu'elle pût éclater. Ils s'inquiétaient du politiquement correct, de ce collègue à eux qui s'était retrouvé à la télévision face à une étudiante de vingt ans qui lui hurlait des insultes en plein visage à quelques centimètres de distance à cause d'un désaccord sur le journalisme de campus, de tel autre collègue injurié lors d'une émission d'informations à la télévision pour avoir refusé d'interdire le costume de Pocahontas lors d'Halloween, de leur collègue contraint de prendre un congé sabbatique d'au moins un séminaire pour n'avoir pas suffisamment défendu "l'espace sécurisé" d'un étudiant contre l'intrusion d'idées que celui-ci estimait trop "dangereuses" pour que son jeune esprit les affronte, de leur collègue bravant une pétition d'étudiants demandant qu'on retire du campus de l'université une statue du président Jefferson malgré le fait répréhensible que Jefferson avait eu des esclaves, de leur collègue dénoncé

par des étudiants issus de familles de chrétiens évangélistes parce qu'il leur avait demandé de lire un roman graphique dont l'auteur était une lesbienne, de leur collègue contraint d'annuler une représentation des *Monologues du vagin* d'Eve Ensler parce qu'en définissant les femmes comme des personnes dotées d'un vagin la pièce discriminait les personnes qui se considéraient comme étant de sexe féminin sans pour autant avoir un vagin, de leurs collègues s'opposant aux efforts de certains étudiants voulant empêcher les musulmans apostats de s'exprimer parce que leurs idées offensaient les musulmans non apostats. Ils s'inquiétaient de voir les jeunes de plus en plus favorables à la censure, aux interdictions diverses, aux restrictions, "comment cela avait-il pu arriver, me demandaient-ils, ce rétrécissement de l'esprit de la jeunesse américaine, nous commençons à avoir peur des jeunes". "Pas de toi, bien sûr, mon chéri, qui pourrait avoir peur de toi ?" ajouta ma mère pour me rassurer, ce à quoi mon père répliqua : "Peur *pour* toi, plutôt. Avec zette barbe à la Trotski que tu t'entêtes à porter, tu m'as l'air d'une véritable zible pour pic à glace. Évite Mexico et surtout le quartier de Coyoacán. Z'est le conseil que je te donne."

Le soir, ils s'asseyaient dans des flaques de lumière jaune, un livre sur les genoux, perdus dans les mots. On aurait dit les personnages d'une toile de Rembrandt, *Deux philosophes plongés dans la méditation*, et ils étaient bien plus précieux que n'importe quel tableau, les représentants peut-être de la dernière génération de ce genre et nous, qui sommes les successeurs, qui venons après, nous regretterons de ne pas en avoir appris davantage à leurs pieds.

Je ne saurais dire à quel point ils me manquent.

Le temps passa. Je me trouvai une petite amie, la perdis, en trouvai une autre et la perdis également. Mon scénario secret, mon amour le plus exigeant, détestait mes tentatives pour nouer des relations mal conçues avec des êtres humains, il boudait et refusait de révéler ses secrets. La Trentaine approchait à toute vapeur et moi, tel un héros de juke-box sur le point de disparaître, je me retrouvai gisant sur une voie de chemin de fer. (Mes lettrés de parents auraient sans doute préféré que je fasse plutôt allusion à la scène paroxystique du train dans *Le Plus Long des voyages* de Forster.) Les Jardins étaient mon microcosme et tous les jours je voyais les créatures de mon imagination qui me regardaient à leur tour depuis les fenêtres des maisons situées sur Macdougall et Sullivan, des regards vides, implorant qu'on leur donne vie. J'avais certains éléments de ces personnages mais la forme générale m'échappait. Dans l'appartement n° XX, Sullivan Street, au rez-de-chaussée avec accès sur le jardin, j'avais placé mon diplomate birman, je devrais dire myanmarais, U Lnu Fnu des Nations unies, dont le cœur professionnel s'était brisé quand ses ambitions s'étaient heurtées à un échec lors de la plus longue bataille qu'on eût jamais vue pour le poste de secrétaire général, vingt-neuf tours de scrutin successifs sans vainqueur et au trentième tour il perdit face au Sud-Coréen. Grâce à lui je projetais d'aborder les questions de géopolitique, de mettre en scène la pression exercée par quelques-uns des régimes les plus autoritaires au monde pour obtenir des Nations unies qu'elles rendent illégal le blasphème religieux, de soulever l'épineuse question de l'emploi du veto américain pour défendre Israël et d'organiser la venue dans les Macdougall-Sullivan Gardens d'Aung San Suu Kyi



en personne. Je connaissais aussi l'histoire du drame qui avait brisé le cœur personnel d'U Lnu Fnu, la perte de sa femme morte d'un cancer, et je me disais que cette double défaite le ferait dérailler de sa vie honnête, qu'il pourrait bien abandonner la probité et finir par être détruit par un scandale financier. Quand j'imaginai cela, l'homme au regard vide à la fenêtre de l'appartement n° XX, Sullivan Street, exprimait son désaccord en secouant la tête et se retirait dans la pénombre. Personne n'a envie de jouer le rôle du méchant.

Ma communauté imaginaire était très internationale. Dans l'appartement n° 00, Macdougall Street, vivait un autre individu solitaire, un Américain originaire d'Argentine à qui j'avais donné le nom de travail provisoire de "Mr Arribista", l'arriviste. S'agissant de lui, quel que dût finalement être son nom définitif, Mario Florida, peut-être ou alors Carlos Hurlingham, je lui réservai le traitement suivant :

Arribista, le nouveau citoyen, plonge dans le grand pays, "son" pays, il s'émerveille, comme il se doit pour un homme qui atteint l'océan promis au bout d'un long voyage à travers le désert, même s'il n'a pas appris à nager. Il compte sur l'océan pour soutenir son corps et c'est ce qui se passe. Il ne se noie pas, en tout cas pas tout de suite.

Il y a aussi ce point qui demande à être développé :

Arribista a, toute sa vie, été une cheville carrée s'efforçant à grand-peine d'entrer dans un trou en forme de cercle. Y aura-t-il, à la longue, un trou carré dans lequel il pourra carrément trouver sa place, ou est-ce lui qui, au cours de ses longs voyages, a fini par s'arrondir ? (Si c'est le cas, le voyage n'aura eu aucun sens ou alors quand il s'achève il aurait dû trouver sa place là où il avait commencé. Il préfère l'image du trou carré et le quadrillage des rues de la ville semble confirmer cette réalité.)

Et peut-être en raison de mes propres échecs dans le domaine amoureux, Arribista, tout comme le monsieur de l'ONU, avait perdu la femme qu'il aimait.

Sa femme elle aussi est un personnage de fiction. À moins que, bien des années auparavant, elle n'ait franchi la frontière entre la réalité et l'imaginaire, quand elle l'a quitté pour un autre, plus jeune, plus beau, à tous égards une amélioration manifeste par rapport au pauvre Arribista, qui n'est, et il le sait